

Lorenza Mondada

Polyphonies urbaines : dires pluriels *dans et sur la ville*

0. Objectifs

0.1. Ce texte vise à esquisser la problématique centrée sur la question de savoir *comment caractériser l'urbanité en termes de pratiques discursives circulant dans et sur la ville*. Ce qui est en jeu est donc la définition de la spécificité de l'espace urbain, appréhendée à travers un type particulier de phénomènes, qui représente en même temps une dimension observable sur le terrain : la parole en ville.

0.2. Trois dimensions seront privilégiées ici, qui définissent une perspective à la fois discursive, interdisciplinaire et spatiale. Celle-ci se fonde sur un tournant discursif qui apparaît de façon transversale dans plusieurs disciplines des sciences sociales dès les années '80, et qui nous semble en mesure de repenser l'espace dans la complexité de son articulation avec les pratiques socio-discursives qui l'habitent et le constituent.

Le tournant discursif qui apparaît de plus en plus massivement dans les sciences sociales, linguistique y comprise, permet en effet de reformuler un certain nombre de questions : ainsi par exemple, il opère un déplacement de problématiques en sociolinguistique urbaine, traditionnellement attachée à décrire des formes linguistiques particulières (phonologiques par exemple), en recentrant l'attention des chercheurs sur les activités langagières des locuteurs. De façon analogue, en géographie et en sociologie urbaines – où les paroles des acteurs sollicitées dans les entretiens sont classiquement analysées en termes de contenus, en rendant ainsi transparentes les façons de dire et d'interagir – le tournant discursif invite à repenser le caractère constitutif des activités symboliques et interactionnelles dans les conduites sociales en contexte. La question fondamentale que pose ce tournant discursif est en effet la nécessité d'explicitier quel modèle du langage l'on adopte : dans cette perspective, il s'agit d'éviter aussi bien une vision représentationnelle

du langage comme miroir de la réalité qu'une vision formaliste du langage comme système autonome de signes. C'est à notre avis une vision praxéologique du langage qui permet de prendre en compte la dimension constitutive des pratiques discursives en oeuvre dans la « fabrication » à la fois des savoirs, des interventions, voire des matérialités de l'urbain.

Cette conception du « langage en action »¹ mobilise un espace conceptuel nécessairement interdisciplinaire, qui articule à la fois une approche praxéologique du langage, une conception située de l'action pratique, la reconnaissance du rôle fondamental de l'interaction sociale. On reconnaîtra dans ces repères un horizon de préoccupations historiquement liées à la phénoménologie sociologique d'A. Schütz, à l'interactionnisme symbolique et à l'École de Chicago, à la sociologie compréhensive et au modèle dramaturgique de Goffman, aux approches de l'action et de la cognition située, au constructionnisme social, à l'ethnométhodologie et à l'analyse conversationnelle – au-delà des différentes « mentalités analytiques » qu'incarnent ces courants dans leur spécificité.

L'enjeu qui se dessine à travers la convocation de cet horizon théorique est la reconnaissance du rôle fondamental de l'espace pour penser la ville : non pas comme un espace réifié dans sa morphologie et dans l'évidence de sa matérialité, non pas comme un espace réduit à n'être qu'un décor dans lequel prennent place les activités et les paroles des acteurs et des locuteurs, mais comme un espace conçu en tant que *ressource à la fois structurée et structurante par et pour l'action sociale*. Cette conception de l'espace impose de réfléchir à la façon dont les pratiques sociales, les discours et les interactions, les savoirs urbains sont étroitement imbriqués dans la production du sens, de l'intelligibilité des activités ordinaires, professionnelles, institutionnelles qui font quotidiennement la ville. C'est là un défi conceptuel majeur pour les sciences sociales, permettant d'explicitier les relations interdisciplinaires actuelles et potentielles entre sociologie, géographie, anthropologie et linguistique, et plus particulièrement dans un dialogue avec la sociolinguistique urbaine et l'analyse du discours urbain.

0.3. Nous esquisserons quelques pistes à ce propos en reprenant l'idée de « ville polyphonique »,² selon laquelle la spécificité de l'espace urbain est constituée par une pluralité de voix et de versions du monde, qui le structurent en coexistant, en se rencontrant, en s'ignorant ou en entrant en conflit. Nous nous demanderons quelles sont les manifestations de cette polyphonie et quels sont les outils nécessaires pour les saisir. Nous montrerons que cette approche confère à la linguistique une place dans les recherches urbaines, en

1 Voir L. Mondada, « Le langage en action » in: *Actes du colloque « L'actualité des recherches-actions »*, Paris 16.-18.2.2000, Paris (à paraître).

2 Voir M. Canevacci, *Cidade polifônica*, Sao Paulo 1993.

même temps que l'urbain devient un terrain heuristique pour la linguistique³.

Nous commencerons par expliciter les caractéristiques générales de ces voix urbaines polyphoniques et la conception du discours en mesure de les appréhender (1). Nous mentionnerons un certain nombre de paradigmes, allant des propositions classiques de la sociolinguistique urbaine aux approches interactionnelles de la sociabilité en ville, et en distinguant deux grands domaines de l'enquête : le discours sur la ville (2) et le discours dans la ville (3). Nous soulignerons les enjeux de chacune de ces approches ainsi que la nécessité de leur articulation (4).

1. La ville polyphonique

1.0. On peut caractériser l'urbanité par son hétérogénéité constitutive : sur le plan des discours, ceci signifie considérer que les contextes urbains sont parcourus, peut-être plus que tout autre contexte culturel et social, par une diversité de voix irréductibles.

1.1. La multiplicité des voix est une caractéristique de tout tissu social, reconnue autant par les anthropologues problématisant leur approche du terrain et la place autoritaire qu'y occupe l'enquêteur par rapport aux discours de ses informateurs⁴, que par les linguistes sur les traces de Bakhtine et des théories de l'énonciation, qui reconnaissent qu'un discours ne parle jamais d'une seule voix, mais que la parole autre s'y exprime à travers une multiplicité d'énonciateurs qui peuvent prendre en charge le discours prononcé par un seul locuteur⁵; ou que par l'interactionnisme symbolique avançant que le *self* est constitué à travers le processus d'interaction avec soi-même et avec les autres et les processus interprétatifs qui y sont liés⁶.

1.2. Mais les conséquences de cette conception polyphonique ne concernent pas uniquement le rejet d'un sujet monolithique, contrôlant rationnellement ses intentions communicatives, mais aussi le rejet d'une description définitive du monde. Ce dernier point de vue repose sur la reconnaissance du rôle constitutif des versions du monde dans la construction de ce qui se donne comme la réalité sociale – un thème abordé dans plusieurs perspectives par

3 Voir L. Mondada, *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris 2000.

4 Voir J. Clifford, „On ethnographic authority“, *Representations*, 1, 1983, pp. 118-146.

5 Voir O. Ducrot et alii., *Le dire et le dit*, Paris 1984; J. Authier-Revuz, *Les non-coïncidences du dire et leur représentation méta-énonciative*, Paris 1996.

6 Voir H. Mead, *Mind, Self and Society from the Standpoint of a Social Behaviorist*, Chicago 1934; H. Blumer, *Symbolic Interactionism*, Englewood Cliffs 1969.

Berger et Luckmann⁷ jusqu'aux versions contemporaines du constructionnisme⁸ – configurée par une pluralité de voix qui s'exprime dans une variété de contextes discursifs et qui est caractérisée par sa dimension praxéologique. En effet, la multiplicité des discours naît de la singularité irréductible des contextes de la parole; la parole contribue à constituer ces contextes en même temps qu'elle est structurée par eux, par un processus configurant endogène⁹. Ceci va de pair avec la valeur praxéologique dont est doté tout discours, qui est une activité sociale imbriquée dans d'autres activités sociales¹⁰; en tant que pratique, le discours construit sa propre réalité, ayant une plus ou moins grande efficacité performative selon les contextes, les acteurs, les moyens mis en oeuvre, les réseaux mobilisés¹¹. Nous sommes donc loin aussi bien d'une conception qui limite la sphère discursive aux mots (et ne l'étend pas à l'action), que de celle qui réduit le monde aux mots (sans reconnaître d'autres pratiques structurantes) – ces deux conceptions étant souvent présentes dans des prises de positions caractérisées comme « postmodernes ».

Dans ce cadre, la multiplicité des voix implique une multiplicité constitutive des versions du monde, qu'elles soient publiques ou privées, collectives ou imposées, dominantes ou dominées – irréductibles à une seule version, même celle légitimée du chercheur qui tente de les orchestrer. Le rôle du chercheur ne consiste ainsi pas tellement à fournir une version définitive, cohérente et rationnelle, des faits, mais à étudier les modes d'émergence, de fonctionnement, d'efficacité des versions recueillies sur le terrain. Sans compter le fait que souvent sa propre version se trouve parfois convoquée dans les controverses sociales, par exemple en étant citée comme une version autorisée des faits.

1.3. Si l'hétérogénéité des versions est une dimension constitutive de l'ordre socio-culturel, elle est exacerbée dans le cas de l'ordre urbain : la ville est un espace complexe où cette multiplicité est radicale.

7 Voir P. L. Berger/T. Luckmann, *The Social Construction of Reality*, New York 1967; (tr. fr. *La construction sociale de la réalité*, Paris 1986).

8 Voir J. A. Holstein/G. Miller (Ed.). *Reconsidering Social Constructivism. Debates in Social Problems Theory*, New York 1993; S. Hirschauer, *Die soziale Konstruktion der Transsexualität*, Frankfurt a. M. 1993; H. Knoblauch, *Kommunikationskultur: Die kommunikative Konstruktion kultureller Kontexte*, Berlin 1995; ou J. Potter, „Discourse analysis and constructionist approaches: theoretical background“, in: J. E. Richardson (Ed.), *Handbook of Qualitative Research Methods*, Leicester 1996.

9 Voir E. A. Schegloff, „Reflections on Talk and Social Structure“, in: D. Boden & D. H. Zimmerman (Eds.), *Talk and Social Structure*, Berkeley 1991, pp. 44-70.

10 Voir J. Heritage, « L'ethnométhodologie: une approche procédurale de l'action et de la communication », in: *Réseaux*, 1992, 50, pp. 89-131.

11 Voir B. Latour, « Comment redistribuer le Grand Partage? », in: *Revue de Synthèse*, 3 (110), 1993, pp. 203-236.

En effet, les voix de la ville sont multiples et hétéroclites, non seulement en rapport aux différentes cultures qui s'y expriment, propres à la coexistence, au contact et à l'échange entre différents groupes immigrés, réfugiés, exilés, mais aussi aux différentes perspectives relevant de groupes professionnels, de discours experts, d'expériences particulières. Les voix de la ville sont en outre instables et changeantes, s'exprimant de façon ajustée à un contexte dynamique qu'elles contribuent à recréer : les différentes voix ne sont pas immuables, mais se transforment selon la situation, la place occupée dans un réseau, le lieu d'énonciation où elles émergent. Elles sont enfin imprévisibles et inédites, puisqu'elles sont la manifestation d'une réappropriation constante des ressources expressives, qui ne sont pas un stock préexistant et à disposition une fois pour toutes, mais un ensemble de possibilités sans cesse reconfiguré. C'est pour cela que les ressources expressives urbaines sont largement hybrides et obéissent à des logiques de métissage.

Lorsqu'on appréhende la discursivité urbaine, on peut distinguer deux dimensions qui ne sont pas à séparer mais à articuler : les discours *sur* la ville et les discours *dans* la ville. Le premier de ces registres conçoit la ville comme un *objet de discours* pris en charge dans plusieurs contextes d'énonciation, au sein de divers cours d'action et à différentes fins pratiques : son approche peut se limiter à traiter les objets de discours comme des « représentations » d'un référent existant par ailleurs ou bien comme les résultats d'un processus configurant de mise en forme à travers lequel se manifeste une certaine version du monde, prenant sens dans et pour l'action située dans laquelle il émerge. Le second conçoit la ville comme un *contexte* environnemental, qui peut être soit conçu comme un simple arrière-fond évident et allant de soi, soit comme une ressource réflexivement constituée dans son exploitation par l'action. Dans les deux cas on a donc une version forte et une version faible de ce qu'est la ville et la parole urbaine, dont nous allons brièvement expliciter quelques enjeux.

2. Les discours sur la ville : pratiques et politiques de représentation

2.0. La ville est constituée notamment à travers des pratiques symboliques hétérogènes, au cours desquelles sont produites des descriptions qui la structurent en lui donnant un ordre, un sens, une intelligibilité. Ces pratiques ont longtemps été traitées dans un paradigme représentationnaliste, aujourd'hui largement mis en cause tout en continuant à fonctionner de façon efficace; elles peuvent être étudiées en opérant un changement de perspective sur la représentation elle-même¹², en tenant compte des effets de la « crise de la

12 Voir M. Lynch, „Representation is overrated : Some critical remarks about the use of the concept of representation in science studies“, in: *Configurations*, 1, 1994, pp. 137-149; L. Mondada, « De l'analyse des représentations à l'analyse des activités descriptives en con-

représentation »¹³, pour la respecifier en termes de pratiques de production des représentations¹⁴ et de politique de la représentation¹⁵.

2.1. Les descriptions de la ville émergent dans une multiplicité de contextes : des conversations quotidiennes aux pratiques spécialisées du chercheur en études urbaines ; des revendications d'une association de quartier à l'établissement de plans par des urbanistes ; des rapports rédigés par des travailleurs sociaux aux débats au sein de la municipalité. Il est essentiel de préserver la diversité des contextes où sont produites les descriptions qui construisent la ville. En effet, ces descriptions sont élaborées à toutes fins pratiques, orientées vers le contexte de leur énonciation et de leur diffusion : les descriptions sont toujours déjà des argumentations.

C'est pourquoi il n'est pas suffisant de recueillir des descriptions en interrogeant des informateurs au cours d'entretiens, aussi informels et non directifs soient-ils : les versions du monde qu'ils y proposeront seront nécessairement orientées vers l'interlocuteur et la façon dont il est catégorisé, vers les questions qu'il pose et la façon dont elles structurent l'échange, vers les attentes normatives suscitées par le genre discursif de l'entretien et les modes d'intelligibilité qu'il déclenche et qu'il privilégie¹⁶. Or la description d'un quartier proposée par un grand père qui construit la mémoire familiale de son petit-fils, ou par un commerçant qui revendique une intervention particulière de la municipalité ou encore par un militant qui défend le droit au logement de certains groupes sociaux ne sera évidemment pas la même : toutes ces versions ne sont pas simplement complémentaires, de sorte qu'il suffirait de les juxtaposer pour obtenir une version commune, mais sont souvent mutuellement exclusives, discontinues, conflictuelles, montrant le caractère illusoire de la recherche d'une ultime version qui serait « vraie » et définitive.

texte », in: *Cahiers de Praxématique* (no. spécial *Représentation, discours et analyse du discours*), 31, 1998, pp. 127-148.

13 Voir E. Berg/M. Fuchs (Hrsg.), *Kultur, soziale Praxis, Text. Die Krise der ethnographischen Repräsentation*, Frankfurt a. M. 1993.

14 Voir M. Lynch/S. Woolgar (éds.), *Representation in Scientific Practice*, Cambridge 1988.

15 Voir H. Mehan, „Beneath the skin and between the ears: A case study in the politics of representation“, in: S. Chaiklin/J. Lave (Eds.), *Understanding Practice. Perspectives on Activity and Context*, Cambridge 1993; M. Shapiro, *Politics of Representation*, Madison 1988; J. Duncan/D. Ley (ed.), *Place/Culture/Representation*, London 1993; voir également Mondada, *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris 2000 (cf. note 3), chap. 1.

16 Voir L. Mondada, « L'entretien comme événement interactionnel. Approche linguistique et conversationnelle », in: J.-P. Thibaud/M. Grosjean (éds.), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille 2001.

2.2. Dans ce cadre, la description du chercheur ne fait qu'ajouter une version ultérieure des faits, plus ou moins puissante selon la crédibilité de son auteur et les usages qui en seront faits : mais elle n'est pas plus référentiellement « fondée » que les autres. Cette relativisation des versions est prise en compte par deux directions de recherche : la première consiste à expérimenter textuellement la dissémination des voix, que ce soit en orchestrant un rendu polyphonique du terrain, comme l'ont fait certains anthropologues¹⁷ ou que ce soit en structurant le texte comme un collage, inspiré de Benjamin, ainsi que le fait Allan Pred¹⁸. La seconde consiste à traiter la description du chercheur comme un objet d'analyse parmi d'autres, permettant une enquête réflexive, qui se demande comment est produite l'intelligibilité de la ville par le géographe ou l'anthropologue, qui interroge les pratiques disciplinaires du terrain et la façon dont elles produisent des données interprétables par une discipline académique, voire dans une activité¹⁹. La réflexion sur la variété des discours sur la ville invite ainsi à recontextualiser l'histoire des disciplines urbaines comme produisant des descriptions elles aussi situées de la ville, et donc à en décrire les conditions pratiques de leur production ainsi que les ressources interprétatives qu'elles mobilisent²⁰. Dans ce sens, l'analyse des discours scientifiques sur la ville s'inscrit dans l'histoire et dans la sociologie des sciences humaines.

2.3. La réflexion sur la variété des discours sur la ville invite à en identifier les lieux d'énonciation, à étudier comme des lieux d'observabilité des modalités de production de descriptions urbaines situées. De ce point de vue, un énorme travail ethnographique reste à faire : alors que certains lieux d'énonciation ont été privilégiés de tout temps par leur accessibilité et leur disponibilité (les archives, les médias, la littérature, les discours officiels, les discours scolaires), d'autres ont été systématiquement ignorés, parce que stigmatisés ou dangereux, comme les discours des malades du SIDA, des sans abris, des drogués, des jeunes délinquants, qui pourtant expriment une « culture de la rue » constitutive de l'urbanité²¹.

17 Voir G. E. Marcus/M. M. Fischer, *Anthropology as Cultural Critique*, Chicago 1986.

18 Voir A. Pred, *Recognizing European Modernities: A Montage of the Present*, London 1995.

19 Voir C. Goodwin, „Professional vision“, in: *American Anthropologist*, 96 (1994) 3, pp. 606-633; O. Söderström, *Des images pour agir. Le visuel en urbanisme*, Payot, Lausanne 2001; O. Söderström/E. Cogato Lanza/R. J. Lawrence/G. Barbey (éds.), *L'usage du projet*, Lausanne 2001.

20 Voir L. Mondada/J.-B. Racine, „Writing geographies“, in: A. Buttimer/S. D. Brunn (Eds.), *Text and Image: Constructing Regional Knowledges*, 1999; L. Mondada, *Décrire la ville...* (note 3).

21 Voir P. Bourgois, „Confronting anthropology, education, and inner-city apartheid“, in: *American Anthropologist*, 98 (1996) 2, pp. 249-265.

Dans ce cadre, ce n'est sans doute pas un hasard que les versions écrites aient été privilégiées par rapport aux versions orales : les premières ont une autonomie qui les rend facilement décontextualisables, isolables et manipulables pour l'analyse, alors que les secondes sont plus ancrées dans les contextes de leur énonciation, dont elles épousent le caractère dynamique, instable, singulier, orienté vers l'adéquation des relations intersubjectives davantage que vers la précision référentielle de la description²².

2.4. C'est ainsi que la question ainsi reformulée des pratiques de la représentation de l'espace urbain articule plusieurs dimensions indissociables.

D'une part, la *dimension sémiotique de la représentation* concerne les opérations discursives qui, en structurant la description, structurent aussi son objet de discours, la ville : par exemple la description peut se faire sur le mode proprement descriptif ou narratif²³, elle peut privilégier une organisation spatiale (en adoptant la perspective de la carte, du paysage, de la forme géométrique, de la figure linéaire du parcours, etc.) ou une organisation conceptuelle (en regroupant les objets de la description en classes homogènes, traitées indépendamment de leur localisation spatiale²⁴; elle peut articuler les entités spatiales décrites selon leur délimitation ou selon leur centralité, en privilégiant les marges et les seuils ou bien des points nodaux²⁵, etc. Les situations de controverse montrent combien les stratégies discursives, confrontées, imposées, proposées, négociées par les différents acteurs, structurent de façon spécifique leurs objets de discours : chaque fois c'est une ville différente qui apparaît²⁶. D'autre part, la *dimension politique de la représentation* concerne à la fois ses sujets énonciateurs (qui parle, d'où parlet-il, pour qui, etc.) et leur traitement (quels sont les modes de représentation légitimes, reconnus ou au contraire ignorés, voire réprimés). Cette dimension thématise le fait que la parole est donnée à certains acteurs, alors même que d'autres sont constamment parlés sans pouvoir la prendre. En outre, certains discours sont caractérisés, comme le discours scientifique, par le gommage des traces d'énonciation, de façon à assumer une valeur objectivée et universalisante, alors que d'autres sont situés énonciativement, de fa-

22 W. Ong, *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*, New York 1982.

23 L. Mondada, « Quelques modes de saisie et de structuration de l'espace », in: P. Pellegrino (Ed.), *Figures architecturales, figures urbaines. Actes du colloque international de sémiotique de l'espace*, Genève, 26-27 juillet 1990, Paris 1994.

24 L. Mondada, *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir : Approche linguistique de la construction des objets de discours*, Lausanne 1994.

25 L. Mondada/O. Söderström, « Lorsque les objets sont instables (II): Des espaces urbains en composition », in: *Géographie et Cultures*, 12 (1994), pp. 87-108.

26 Voir O. Söderström, „The Moral Power of Representation: Trust, Rationality and Urban Conflict“, in: F. Farinelli/G. Olsson/D. Reichert (Eds.), *The Limits of Representation*, Munich 1994, pp. 155-174; O. Söderström, *Des images pour agir. Le visuel en urbanisme*, Lausanne 2001.

çon à ce que leur valeur soit particularisée, voire dépréciée comme relevant de l'opinion davantage que du savoir.

Les deux dimensions de la représentation montrent que celle-ci ne saurait renvoyer à une relation en miroir entre le langage et le monde, mais à des pratiques de description qui configurent discursivement le monde. D'où la nécessité de passer d'une réflexion sur les représentations de l'espace à une réflexion sur les *modes et les pratiques situés de la description urbaine*, indissociables des activités sociales des acteurs²⁷.

3. Les discours dans la ville : pratiques d'interaction

3.0. Le caractère urbain des voix multiples qui peuplent la ville n'est pas uniquement constitué par le fait que leurs objets de discours portent explicitement sur elle. Il y a par ailleurs des façons de dire spécifiques qui relèvent et construisent l'urbanité : que ce soit des formes linguistiques particulières et plus radicalement des « façons de dire » spécifiques (cf. les « façons de faire » de De Certeau²⁸) qui se développent dans une communauté ou une strate sociale, des modes d'interaction qui caractérisent un groupe, des manifestations identitaires ou des dynamiques de régulation et de négociation des registres expressifs qui émergent du contact entre groupes différents.

3.1. La ville a souvent été pensée en termes de désorganisation, d'anomie, de désordre, d'éclatement de la personnalité et de disparition des valeurs traditionnelles : ces descriptions, qui soutiennent une vision pessimiste de l'urbain, révèlent souvent l'incapacité de penser la spécificité des relations sociales urbaines et les processus symboliques qui les rendent possibles. De même, elles révèlent l'insuffisance de modèles sociologiques ou linguistiques basés sur la notion d'un système abstrait (de normes sociales, de conventions linguistiques) intériorisé par les acteurs et locuteurs et les dotant ainsi des ressources nécessaires à la vie publique. Or l'hétérogénéité des voix urbaines rend problématique le postulat qui fait dépendre la réussite de la communication du partage d'un code qui lui serait préalable : elle invite donc à s'intéresser d'une part aux réalisations formelles inédites, d'autre part aux procédures par lesquelles les acteurs s'ajustent les uns aux autres, définissent les ressources pertinentes pour communiquer. L'hétérogénéité des relations intersubjectives en ville oblige à penser autrement leurs conditions de possibilité, en privilégiant *les processus par lesquels les ressources*

27 Voir L. Mondada, « De l'analyse des représentations... » (note 12).

28 Voir M. De Certeau, *L'invention du quotidien : Les Arts de faire*, Paris 1980.

*symboliques émergent en contexte, sont négociées, élaborées, transformées par les acteurs dans la pratique de leur usage*²⁹.

Ce point de vue invite à une attention particulière pour les phénomènes linguistiques relevant de la variation et de la mixité : les appropriations particulières d'une forme par un groupe, l'innovation linguistique, les formes hybrides, traces de contact entre langues, l'alternance d'une langue à une autre dans la conversation. Il invite aussi à analyser les modes d'interaction spécifiques aux échanges urbains, que ce soit dans la constitution de réseaux spécifiques ou dans les contacts entre inconnus : dans les deux cas sont rendues observables les modalités de la négociation du lien social.

3.2. On a souvent considéré les variétés linguistiques parlées dans les villes comme « impures », « corrompues », « dégénérées » par rapport aux variétés rurales, valorisées comme plus « authentiques ». Par rapport aux espaces linguistiques présumés homogènes des campagnes, l'hétérogénéité de ceux de la ville apparaissait comme échappant à l'identification d'un ordre et de régularités. Le caractère régulé des usages et de leurs variations a commencé à apparaître lorsqu'au lieu d'appliquer des méthodes d'enquête relevant de la dialectologie traditionnelle, privilégiant quelques locuteurs âgés sélectionnés en relation à leur pratique conservatrice de la langue et distribuant les variantes dans des aires géographiques, les linguistes adoptèrent une approche quantitative d'un échantillon représentatif différencié socialement. C'est ainsi que Labov³⁰ a montré que les variantes d'une certaine variable linguistique (par exemple la façon de prononcer le „th-“ de „that“ ou „the“ à New York) corrélaient avec la classe sociale des locuteurs. Si Labov a permis de montrer que les phénomènes d'hétérogénéité étaient systématiques et que leur explication nécessitait une approche sociologique en linguistique, les modèles qu'il propose pour expliquer ses données sont souvent *ad hoc*³¹. Son approche reste corrélationnelle, faisant correspondre des variantes linguistiques à des catégories sociales prédéfinies, risquant donc de réifier les catégories employées et de d'épouser aproblématiquement une théorie du miroir, où la langue reflète la société, sans proposer une théorie de l'articulation des usages de la langue et des identités sociales, ni de la dynamique communicationnelle du lien social. En outre, la complexité des situations sociales, des relations urbaines en contexte et des identités multiples des individus ont révélé les limites d'une description en termes de

29 Voir L. Mondada, « Analyse conversationnelle et grammaire-pour-l'interaction », in: A. C. Berthoud/L. Mondada (éds.), *Modèles du discours en confrontation*, Bern 2000.

30 Voir W. Labov, *Language in the Inner City*, Philadelphia 1972.

31 Voir S. Romaine, „The status of sociological models and categories in explaining linguistic variation“, in: *Linguistische Berichte*, 90 (1984), pp. 25-38; D. Cameron, „Demythologizing sociolinguistics: Why language does not reflect society“, in: J. E. Joseph/T. Taylor (Eds.), *Ideologies of Language*, London 1990, pp. 79-93.

strates sociales. D'autres chercheurs, dont Milroy³², lui ont préféré une approche en termes de réseau social : c'est sur cette base qu'elle décrit le vernaculaire urbain de Belfast, en montrant que plus le réseau est dense et plus les locuteurs sont loyaux envers les normes non-standard du vernaculaire, alors que les réseaux faibles sont le lieu du changement linguistique et de la pression vers le standard.

Reste que ces approches ne décrivent pas directement les pratiques urbaines en contexte : si le modèle des réseaux s'intéresse davantage que celui des classes sociales aux comportements empiriques des locuteurs, il reste basé sur des relations statistiques et probabilistes. Bien que Labov se soit attaché à enregistrer des activités linguistiques le moins formelles possibles, en réduisant les questionnaires et en préférant les conversations entre pairs aux interviews par l'enquêteur³³, il reste que ces activités n'étaient pas l'objet de l'enquête mais plutôt son contexte, où repérer des formes linguistiques lui permettant de décrire le standard. Et bien qu'il propose une typologie des « styles », rangés du plus contraint (en situation de lecture) au plus libre (en situation de conversation), celle-ci correspond aux conditions de l'enquête plus qu'à une description de la diversité des contextes rencontrés par les locuteurs dans leur vie quotidienne. En outre, tout en soulignant la complexité des situations sociales analysées, ces recherches traitent la ville davantage comme un scénario en arrière-fond que comme une dimension thématifiée de la réflexion et décrite en tant que telle par l'analyse.

3.3. Alors que l'étude de la variation linguistique en ville est devenue un type de recherche classique en sociolinguistique et a développé des méthodes quantitatives sophistiquées, l'exploration qualitative des pratiques linguistiques et interactionnelles contextuelles des citoyens a donc fait rarement l'objet de recherches. L'exception la plus notable est la monumentale monographie sur Mannheim réalisée par Kallmeyer et ses collaborateurs³⁴, effectuée sur la base d'une description ethnographique de plusieurs quartiers et visant non seulement à attribuer à un groupe social l'usage de traits linguistiques particuliers mais plutôt à décrire comment les locuteurs effectuent leurs choix linguistiques pour maintenir une cohésion sociale et manifester une identité locale. Sur la base d'un vaste corpus d'interactions enregistrées dans des lieux sociaux jouant un rôle important dans la dynamique des quartiers (un café où se rencontrent des habitués, un centre pour personnes âgées, des groupes de discussion ou de lecture, des centres de loi-

32 Voir J. Milroy, *Language and Social Network*, London 1980.

33 Voir W. Labov, „Field methods of the project on linguistic change and variation“, in: J. Baugh/J. Sherzer (Eds.), *Language in Use : Readings in Sociolinguistics*, Englewood Cliffs, NJ 1984.

34 Voir W. Kallmeyer (Hrsg.), *Kommunikation in der Stadt*, 4 vols., Berlin 1994/95.

sirs), l'analyse identifie à la fois des activités discursives propres à ses groupes, correspondant à une façon d'être en société et de produire l'intelligibilité du social, et des pratiques identitaires qui les ancrent à leur lieu d'énonciation³⁵).

3.4. Les recherches sociolinguistiques ont eu tendance dans leur ensemble et dans leur histoire à privilégier la variation au sein d'une seule langue, aux dépens des formes urbaines de contact entre langues différentes. Ceci peut paraître paradoxal si l'on pense que la ville a toujours été un lieu de rencontre, de brassage et de co-existence entre des communautés différentes. La ville est donc par excellence non pas un espace monolingue mais un espace de contact de langues, qui peut assumer des formes hétérogènes : il va de la co-présence silencieuse de différentes communautés, organisée par des stratégies d'évitement assurant le maintien de situations monoculturelles, à l'échange interculturel, où chacun de son côté négocie les ressources possibles de l'interaction, à la mixité pluriculturelle, où les différents acteurs empruntent voire s'approprient différentes langues et communiquent de façon plurilingue. On a donc là un terrain idéal pour l'étude à la fois des pratiques identitaires exploitant de façon située des ressources langagières catégorisées aux fins pratiques de l'activité en cours et des registres langagiers reconfigurés par ses pratiques.

Il est intéressant de constater que les observations les plus spectaculaires de ce point de vue ont été faites sur des terrains africains³⁶. C'est là en effet un terrain où des brassages importants de populations font intervenir des changements sociaux radicaux et des logiques de métissage et de bricolage entre des ressources très hétérogènes : ainsi en est-il du « franc-sango »³⁷ à Bangui, du « nouchi » à Abidjan³⁸, ou du « camfranglais » à Yaoundé³⁹ ou encore du « iscamtho » en Afrique du Sud⁴⁰, un mixte qui a émergé dans

35 Voir, pour d'autres exemples d'études focalisées davantage sur les logiques communicationnelles que sur des marqueurs spécifiques, I. Werlen/E. Lieverscheidt/A. Wymann/H. Zimmermann, „Mit denen reden wir nicht“. *Schweigen und Reden in Quartier*, Basel 1992; G. Klein (Ed.), *La città nei discorsi e nell'immaginario giovanile*, Galatina 1995.

36 Voir P. Renaud, « L'invention du verbe : d'une linguistique en Afrique à une linguistique de l'Afrique », in: *Faits de Langue*, 11-12, 1998, pp. 13-46.

37 Voir M. Wenezouli, « Entre langue coloniale et langue nationale : le franc-sango des étudiants de Bangui », in: *Lengas*, 1998, pp. 23, 25-35.

38 Voir S. Lafage, « Hybridation et ,français des rues' à Abidjan », in: A. Queffélec (éd.), *Alternances codiques et français parlé en Afrique*, Aix-en-Provence 1998, pp. 279-291.

39 E. Chia/J. Gerbault, « Les nouveaux parlers urbains : le cas de Yaoundé », in: E. Gouaini/N. Thiamet et al. (éds.), *Des langues et des villes. Actes du colloque international de Dakar du 15-17 décembre 1990*, Paris 1992.

40 Voir D. K. Ntshangase, „Indaba yammi i-straight : language and language practice in Soweto“, in: M. Rajend (Ed.), *Language and Social Identity. Studies in South African Sociolinguistics*, Cape Town 1995.

des communautés de squatts urbains, auprès de gangs criminels, une variété basse et masculine qui est devenue aujourd'hui un des marqueurs identitaires de villes comme Soweto : cette variété se construit localement « à travers » d'autres langues maîtrisées par les locuteurs, sur des bases surtout zulu et sotho, auxquelles s'ajoutent d'autres langues et du lexique anglais, ce qui le distingue d'un autre mixte des townships, le flaaitaal, – où flaaï signifie « urbain, malin, rusé » – construit à partir de langues bantoues et d'afrikaans⁴¹.

De tels phénomènes ne sont pourtant pas du tout une spécificité africaine : la ville nord occidentale est elle aussi le lieu de contacts plurilingues, qu'ils soient dus à la migration ou à la présence historique de communautés plurilingues⁴². Les images de la ville qui émergent de la distribution des pratiques plurilingues sont là encore contrastées : îlots où se conservent les langues d'origines ; espaces de standardisation et de véhicularisation ; quartiers où des communautés se superposent en s'évitant mutuellement, voire en s'excluant ; lieux de pratiques bilingues, de différenciation, d'imbrications créatives ou violentes entre langues dominantes et dominées ; mais aussi lieux d'hybridation des pratiques. De ce dernier point de vue, analogue à l'émergence des nouveaux parlars africains, il est intéressant de se demander dans quels contextes urbains apparaissent des phénomènes de « crossing »⁴³ : Rampton situe ces expériences d'appropriation mutuelle de la langue de l'autre (par exemple le punjabi par des jeunes afro-caribbéens) dans des espaces-temps « liminoïdes »⁴⁴, caractérisés par une suspension des obligations sociales, hors des activités professionnelles, scolaires, religieuses plus formellement organisées, en rapport à des activités de loisirs et de jeu, se situant aux marges et profitant des ambiguïtés, des ruptures des évidences ordinaires, propres à ces marges. Dans ces sites liminoïdes s'élabore une nouvelle identité pluraliste et urbaine, à travers des pratiques qui utilisent les différents back-grounds ethniques comme une ressource pour préci-

41 Voir K. D. P. Makhudu, „An introduction to Flaaitaal“, in: M. Rajend (Ed.), *Language and Social Identity. Studies in South African Sociolinguistics*, Cape Town 1995.

42 L.-J. Calvet (éd.), *Des villes plurilingues, Plurilinguismes*, 1992; R. Franceschini, „La sociolinguistica urbana : storia, tendenze, prospettive (con particolare riguardo alla ricerca italiana)“, in: G. Held/P. Kuon (Eds.), *Die Stadt in der Romania*, Stauffenburg, Tübingen 2001; O. Garcia/J. A. Fishman (Eds.), *The Multilingual Apple. Languages in New York City*, Berlin 1997; G. Lüdi, „Sprache und Identität in der Stadt : Der Fall frankophonener Binnenwanderer in Basel“, in: I. Werlen (Hrsg.), *Verbale Kommunikation in der Stadt*, Tübingen 1995, pp. 227-262; A. C. Zentella, *Growing up bilingual. Puerto Rican Children in New York*, Oxford 1997; W. Kallmeyer/I. Keim, „Linguistic variation and the construction of social identity in a German-Turkish setting. A case study of an immigrant youth group in Mannheim, Germany“, in: J. Androutsopoulos/A. Georgakopoulou (Eds.), *Discourse Construction and Youth Identities* (à paraître).

43 B. Rampton, *Crossing : Language and Ethnicity among Adolescents*, London 1995.

44 Ibid., p. 194.

sément dépasser les différences ethniques. C'est le cas aussi des pratiques qui se développent au sein de groupes mixtes blancs et noirs⁴⁵, qui permettent de poser la question des pratiques socio-linguistiques quotidiennes par lesquelles de jeunes groupes de pairs construisent une réponse située au racisme et à la ségrégation. Ces élaborations de la diversité et des identités hybrides ont des ancrages locaux aussi importants que complexes, investissant de façon variable les relations de voisinage, les centres de loisirs, les réseaux plus ou moins éparpillés dans la ville. On peut faire l'hypothèse qu'elles contribuent à réélaborer non seulement les relations sociales mais aussi à recomposer des spatialités urbaines et avec elles une certaine image de la ville.

3.5. L'intérêt pour les caractéristiques à la fois linguistiques et interactionnelles de « niches » urbaines, soient-elles monolingues ou plurilingues, se focalisent la plupart du temps sur des groupes constitués davantage que sur des liens entre inconnus : tout se passe comme si les études urbaines avaient privilégié la reconstitution de « villages urbains », de ghettos, de « street corner societies », davantage que les points de passage et de mélange, les espaces publics, les lieux de l'informel et de l'éphémère. Or, l'interaction entre inconnus permet d'observer les ressources minimales auxquelles recourent les acteurs pour coordonner leurs actions dans un espace public et lui conférer ainsi une certaine structuration. Ce type d'interaction impose aussi des méthodologies d'observation différentes, en privilégiant moins exclusivement la parole et davantage les gestes, les postures, les démarches – en se basant donc sur des enregistrements vidéo plutôt qu'audio⁴⁶.

Les interactions en ville entre inconnus constituent une dimension à la fois centrale et heuristique pour l'approche de l'urbanité. En effet, ces échanges n'ont pas lieu dans un désert social mais engagent une pluralité de modes de reconnaissance intersubjectifs; en outre ils ne sont pas chaotiques mais permettent d'observer la façon dont un ordre social minimal peut être accompli *in situ*. Les acteurs, en effet, se rendent mutuellement manifeste, par leur posture corporelle et leurs regards, quel mode de co-présence ils instaurent entre eux : alors que par un « regard focalisé » ils construisent un échange relationnel et coopératif, par un « regard non-focalisé » ils signalent qu'ils ont pris acte de leur co-présence mais qu'ils l'organisent sur le mode de l'étrangeté réciproque, de la non-participation et de la distance⁴⁷.

45 Voir R. Hewitt, *White Talk Black Talk*, Cambridge 1986; L. Back, *New Ethnicities and Urban Culture. Racism and Multiculture in Young Lives*, London 1996.

46 Voir M. Relieu, « Travaux en public. La dynamique d'une situation problématique », in: M. de Fornel/L. Quéré (éds.), *La logique des situations. Raisons Pratiques*, 10 (1999), pp. 95-118.

47 Voir D. Sudnow, „Temporal Parameters of Interpersonal Observation“, in: D. Sudnow (Ed.), *Studies in Social Interaction*, New York 1972; L. Quéré/D. Brezger, « L'étrangeté

La scène urbaine est dense de rencontres du premier type (lorsqu'on demande l'heure ou une adresse, qu'on commente avec un passant un événement inhabituel, qu'on établit une relation de co-appartenance catégorielle sur la base d'une coïncidence, qu'on offre de l'aide, etc.), aussi bien que du deuxième, qui fait écho à ce que Goffman⁴⁸ appelle l'« inattention polie ».

Dans ce dernier cas, les acteurs coordonnent leurs actions réciproques sans participer à des actions conjointes : ceci n'implique pas qu'ils s'ignorent, car l'inattention polie est un mode d'organisation de la co-présence qui implique une forme d'attention, de prise en compte de l'autre. Ainsi dans les couloirs de métro, sur les trottoirs bondés, lors de la traversée d'une place, les passants s'ajustent au flux de la foule, évitent des obstacles, contrôlent leur rapidité de marche, etc. : se mouvoir dans l'espace public est une pratique culturellement et socialement méthodique, qui nécessite une orientation constante envers les autres, une coordination des actions et leur incorporation dans les pratiques de cheminement⁴⁹. La queue est un phénomène similaire, souvent étudié par les ethnométhodologues⁵⁰ : les gens agissent indépendamment les uns des autres, ils ne concertent pas explicitement, et pourtant ils construisent ensemble une configuration qui est rationnelle et ordonnée. Lorsque quelqu'un arrive et se met à la suite de la queue, il produit en se positionnant l'ordre du phénomène auquel il se conforme. Lorsque quelqu'un essaie de s'introduire dans la queue ou lorsqu'une personne dans la queue avance trop lentement, les autres réagissent, par des regards, en poussant, par des remarques. Ils soulignent par là que l'ordre de la queue a été troublé, et en le soulignant ils rendent visible l'ordre lui-même et tentent de le rétablir.

Ces types d'interaction montrent comment l'ordre social peut émerger de façon endogène, être accompli collectivement, voire être « réparé » lorsqu'il est troublé.

3.6. Les interactions entre inconnus dans l'espace public, toutefois, ne signifient pas une absence de travail de catégorisation et de manifestation des identités de la part des participants. Au contraire, les catégories des partici-

mutuelle des passants », in: *Les annales de la recherche urbaine*, 57-58, 1992, pp. 88-100.

48 Voir E. Goffman, *Behavior in Public Places. Notes on the Social Organization of Gatherings*, New York 1963.

49 Voir A. L. Ryave/J. Schenkein, „Notes on the Art of Walking“, in: R. Turner (Ed.), *Ethnomethodology*, Harmondsworth 1974; J. R. E. Lee/R. Watson, « Regards et habitudes des passants », in: *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 57-58 (1992), pp. 100-109; M. Relieu, « Les catégories dans l'action. L'apprentissage des traversées de rue par des non-voyants », in: *Raisons Pratiques. L'enquête sur les catégories*, 5 (1994), pp. 185-218; Relieu, « Travaux en public » (note 46).

50 Voir E. Livingston, *Making Sense of Ethnomethodology*, London 1987.

pants aux interactions urbaines ne sont ni suspendues dans un anonymat total ni prédéterminées, mais ne cessent de se redéfinir dans la dynamique des rencontres en contexte. Au lieu d'exploiter les catégories supposées des acteurs pour l'explication de leurs performances ou de leurs échecs sur la scène urbaine, il vaut mieux pour le chercheur de problématiser le processus même de leur émergence, la façon dont elles deviennent pertinentes pour les acteurs eux-mêmes au fil de l'interaction de façon à structurer en retour cette interaction⁵¹.

Le fait que les passants procèdent constamment à des identifications catégorielles est rendu observable par certains événements particuliers, comme par exemple des exercices de locomotion au cours desquels une instructrice apprend à un élève mal-voyant à utiliser la canne dans ses déplacements dans la rue. Ce type d'activité, analysé par Relieu⁵² focalise l'attention des passants qui procèdent à des catégorisations du mal-voyant en termes non pas de « passant » ordinaire mais d'« aveugle ». Or cette catégorisation est liée à des attentes normatives concernant la forme des conduites dans les espaces publics : lorsque le passant observe un aveugle arrêté au bord du trottoir et constate que sa posture immobile se prolonge au-delà du temps d'arrêt qui caractérise normalement la conduite d'un piéton, il le catégorise comme ayant un problème et comme étant susceptible d'être aidé, en rendant pertinente la paire « voyant »/« aveugle » pour catégoriser la relation qui s'établit du fait de la rencontre sur la chaussée, où le piéton n'est plus un « passant » mais un « voyant » ayant des droits et des devoirs d'intervention. Cette analyse catégorielle et l'offre d'aide qu'elle déclenche peuvent ne pas coïncider avec la perspective du mal-voyant qui peut être occupé, de son côté, à une analyse de carrefour, où il développe de façon autonome sa capacité de traverser et où il ne recherche aucune aide. Cette traversée peut s'inscrire en outre dans une autre activité, ici l'exercice de déplacement, où elle a été prévue par une autre paire catégorielle, « élève »/« instructeur », où le deuxième suit le premier en se tenant à distance tout en étant prêt à intervenir. Les paires « piéton »/« piéton », « voyant »/« non-voyant », « élève »/« instructeur » se superposent ainsi dans les perspectives divergentes des acteurs engagés sur la chaussée, définissant des activités dotées d'observabilités différentes dans l'espace public et susceptibles de donner lieu à des trajectoires d'actions distinctes.

De même, au fil de la conversation entre un « clochard » et un « client » charitable, les catégories des interlocuteurs peuvent changer, par exemple si le mendiant exploite les catégories ethniques « allemand »/« turc » pour

51 Voir L. Mondada, « L'accomplissement de l'étrangerité dans et par l'interaction : procédures de catégorisation des locuteurs », in : *Langages* 134, 1999, pp. 20-34.

52 Relieu, « Les catégories dans l'action... » (note 49).

renverser l'orientation de leur relation⁵³. Là encore, la catégorisation est produite *in situ* pour gérer la rencontre sociale; elle peut être accomplie par le recours à des éléments visuellement disponibles et rendus pertinents ou bien des registres linguistiques différents (dans l'exemple de Hinnenkamp, par un passage de l'allemand standard au *Gastarbeiterdeutsch* ou au *foreign talk*)⁵⁴.

Les processus de catégorisation sont une part essentielle de la gestion du lien social et de la coordination des actions, dans tout contexte : c'est le cas, en ville, aussi bien de la production de l'identité par des groupes exploitant des façons de dire et des répertoires particuliers pour dire leur spécificité⁵⁵, que de la catégorisation des inconnus exploitant leurs façons de se mouvoir, d'investir les lieux, d'exhiber leurs modes de fréquentation dans l'espace public pour s'identifier mutuellement. Dans tous les cas, la construction dynamique des identités, qui s'accomplit de façon localement située, exploite et produit en même temps l'ancrage spatial urbain des catégories rendues ainsi pertinentes et des ressources symboliques qui les manifestent.

4. Articulations

Un des enjeux majeurs de la recherche urbaine actuelle est l'articulation entre l'espace urbain, les pratiques sociales, les identités qui les ancrent de façon spécifique aux lieux de la ville et les ressources symboliques qui les manifestent et les produisent. Dans ce cadre, il est indispensable d'établir un rapport entre l'analyse des discours *sur* la ville et des discours *dans* la ville.

En effet, d'une part les objets de discours qui construisent l'image de la ville sont sensibles aux formes qui les disent : ainsi, par exemple, le recours au vernaculaire urbain permet à l'informateur d'exhiber une proximité et un engagement par rapport à son propos ; dans le travail scientifique, le recours à des bribes de vernaculaire dans la description du géographe urbain peut servir de clef à la reconstitution d'un monde social spécifique (cf. Pred⁵⁶ reconstituant la ville de Stockholm au XIXe siècle à travers la reconstruction de son lexique). D'autre part, les procédures de réinvention des formes symboliques et des modes d'interaction sociale constituent l'urbanité des rencontres en même temps qu'elles la manifestent : l'instauration d'une relation

53 Voir V. Hinnenkamp, „'Turkish man you?' The conversational accomplishment of the social and ethnic category of 'Turkish guestworker'“, in: *Human Studies*, 12 (1989) 1, pp. 117-146.

54 Voir aussi A. di Luzio/P. Auer, „Identitätskonstitution in der Migration: konversationsanalytische und linguistische Aspekte ethnischer Stereotypisierungen“, in: *Linguistische Berichte*, 1986, pp. 104, 327-351.

55 Rampton, *Crossing* (note 43); Kallmeyer/Keim, „Linguistic variation“ (note 42).

56 Voir A. Pred, *Lost Words and Lost Worlds: Modernity and the Language of Everyday Life in Late Nineteenth-Century Stockholm*, Cambridge 1990.

intersubjective selon un mode d'interaction proprement urbain permet des formes spécifiques de coordination de l'action et de projets sociaux ; elles configurent des styles de vie et, par là, le monde social de la ville.

La définition de l'urbanité reste problématique – on peut en interroger les usages chez différents acteurs, y compris chez les chercheurs, en se demandant quels schémas d'intelligibilité et d'interprétation ils rendent possibles pour attribuer un sens et un ordre à des faits, des situations ou des événements. La recherche de cette définition garde toutefois sa valeur heuristique, qui continue à faire de la ville un laboratoire : en mettant en crise les analyses pensées en termes d'homogénéité, de stabilité, de préconstruit, de monolinguisme ; en obligeant à intégrer différents paradigmes de recherche, qu'ils relèvent des sciences du langage ou des sciences sociales dans leur globalité.